

## Entre l'ennui et l'enchantement

Gabrielle Pascal, *Le médaillon de nacre*, Montréal, Triptyque, 180 p., 18 \$.

Guy Lalancette, *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, Montréal, VLB, 216 p., 21,95 \$.

Jean-Marie Poupart, *On a raison défaire le caméléon*, Montréal, Leméac, 288 p., 27,95 \$.

Hélène Rioux

---

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2000). Compte rendu de [Entre l'ennui et l'enchantement / Gabrielle Pascal, *Le médaillon de nacre*, Montréal, Triptyque, 180 p., 18 \$. / Guy Lalancette, *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, Montréal, VLB, 216 p., 21,95 \$. / Jean-Marie Poupart, *On a raison défaire le caméléon*, Montréal, Leméac, 288 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 32-33.

Gabrielle Pascal, *Le médaillon de nacre*, Montréal, Triptyque, 180 p., 18 \$.  
Guy Lalancette, *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, Montréal, VLB, 216 p., 21,95 \$.  
Jean-Marie Poupart, *On a raison de faire le caméléon*, Montréal, Leméac, 288 p., 27,95 \$.



POLAR  
Hélène Rioux

# Entre l'ennui et l'enchantement

Par les temps qui courent, on s'interroge beaucoup sur le polar. S'agit-il de littérature ou de paralittérature ? Et, dans ce dernier cas, qu'est-ce donc que la paralittérature ?

**P**ARALITTÉRATURE: LE TERME SEMBLE POUR LE MOINS condescendant. La définition du *Larousse* parle de « productions textuelles (romans- photos, bandes dessinées et récits d'anticipation, etc.) exclues par le jugement social de la littérature proprement dite ». Les uns s'insurgent contre cette exclusion et crient à l'élitisme. D'ailleurs, qui est en droit de porter un tel jugement ? protestent-ils. Les autres, les intransigeants purs et durs, tiennent à garder résolument fermée la porte de la Littérature. Le problème est certes délicat, surtout lorsque vient le moment d'accorder prix et bourses...

## Marcher dans les sentiers battus

Disons-le tout de suite : je n'ai rien contre le polar. Ce serait plutôt le contraire. Au fil des ans, j'ai lu presque toute l'œuvre de Conan Doyle et d'Agatha Christie, sans parler de Chandler, de Japrisot, de Perez-Reverte et de Patricia Highsmith. Plus près de nous, j'ai apprécié François Barcelo, Anne Dandurand et Jean-Marie Poupart quand ils font des incursions dans ce genre — souvent considéré, par ailleurs, avec un petit sourire en coin. Toujours au Québec, des livres comme *Le roi Numa*, de Richard Lachaine, ou *L'art discret de la filature*, d'Alain Cavenne, parus tous deux il y a quelques années, m'ont convaincue. Tout cela pour dire que c'est toujours avec la meilleure volonté du monde que j'entreprends la lecture d'un nouveau titre.

Mais qu'est-ce qu'on demande à un polar ? Avant tout, de nous distraire. On veut une intrigue qui nous tienne en haleine, on veut être emporté loin d'un quotidien souvent trop prévisible, on veut résoudre une énigme. Lorsque, comme cela arrive parfois, l'humour s'en mêle, le plaisir est différent, mais toujours là où l'on veut bien avoir peur, frissonner, sentir une sueur froide couler lentement le long de notre échine tandis que l'angoisse nous mord le cœur.

Les sujets sont, bien sûr, peu réjouissants, puisqu'il s'agit de morts et, la plupart du temps, de morts violentes. Mais on embarque, on adhère, on dévore et, confortablement installé, on apprivoise nos peurs...

C'est du moins ce à quoi l'on s'attend quand on ouvre un polar. On est, hélas ! souvent déçu. Dans mon cas, c'est ce qui s'est produit à la lecture de deux des trois romans noirs qui font l'objet de cette chronique.

Prenons *Le médaillon de nacre*, de Gabrielle Pascal. Il contient pourtant tous les ingrédients requis par le genre : un meurtre, des indices, des suspects, une enquête. Pour résumer l'intrigue, une jeune femme est étranglée dans une chambre d'hôtel ; on retrouve près d'elle un médaillon de nacre. Véronique Ledoux, une criminologue qui était également l'amie de la victime, collabore avec la police pour

élucider le mystère. Voulant confondre l'assassin, elle remontera dans son passé, suivant ses traces jusqu'au Nouveau-Mexique et à Tahiti.

La formule est donc classique et l'on pourra dire que Mme Pascal utilise ici une recette éprouvée. Le gâteau ne lève pas, pourtant. Pourquoi ? C'est qu'en littérature comme en cuisine, il ne suffit pas de mettre les ingrédients dans un bol et de brasser le tout. Il faut aussi — surtout — une touche personnelle ; c'est cela qui donnera toute sa saveur au plat. On parlera ici de ton. Et c'est le ton qui manque. Même si des extraits du journal intime de Véronique ponctuent la narration, on a l'impression de lire toujours la même voix monocorde. Une voix sans passion, même quand elle parle de mort, de perte, d'abandon et de désir, et qui commente les déambulations de l'héroïne, tant à Montréal qu'à Santa Fe ou à Papeete, comme le ferait le plus banal des guides touristiques. Une voix capable des pires lieux communs, disant par exemple, à propos d'un personnage atteint du sida : « Cela le rend anxieux. » (p. 103) On le serait à moins, ai-je envie de répondre. Ou, une autre fois, dans l'avion vers Tahiti : « Il m'a semblé que nous tournions dans l'espace et que nous n'atterririons plus. Bien sûr, ce n'était qu'une illusion... » (p. 145) Ah ! vraiment ?

Ce n'est pas que ce soit mal écrit. Non, c'est écrit correctement, mais comme le devoir d'un étudiant consciencieux et appliqué. Aucune surprise ne nous attend au tournant, aucune émotion. Pour tout dire, on s'ennuie tout au long de cette histoire à la fois invraisemblable et invraisemblablement prévisible. Invraisemblable parce qu'on ne croit pas une seule seconde aux personnages — ils manquent d'épaisseur, de couleur, bref, ils manquent de vie. Et invraisemblablement prévisible parce que l'intrigue est cousue de fil vraiment trop gros, vraiment trop blanc.

## Renouveler le genre

Marcher dans les sentiers battus, voilà certes un reproche qu'on ne peut faire à Guy Lalancette. Dans *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, son premier roman, il ne cherche rien moins qu'à renouveler le genre du polar. Si, d'une certaine façon, il y parvient, cela ne rend pas son livre plus intéressant pour autant.

Dans ce roman, tout se mêle et s'emmêle. Les personnages apparaissent et disparaissent sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. Ils ont d'ailleurs tous plusieurs noms,



Guy  
Lalancette



en plus des surnoms que leur donne le narrateur, ce qui est loin de rendre la tâche facile au lecteur même le mieux disposé.

L'histoire débute un soir de pluie, dans la 53<sup>e</sup> Rue. Un narrateur pour le moins logorrhéique — mais néanmoins attachant par sa naïveté un peu bourrue, évoquant, sous certains aspects, un Philip Marlow inoffensif — attend la femme fatale qui passe tous les soirs dans cette rue. « Il n'y a qu'un lampadaire dans la 53<sup>e</sup> Rue et qu'une fille sous le lampadaire de la 53<sup>e</sup> Rue, c'est la Fille au lampadaire de la 53<sup>e</sup> Rue » (p. 14), nous annonce-t-il dès le départ, pour poursuivre un peu plus loin sur le même ton :

*C'est un peu noir déjà. Je l'ai déjà dit mais si je le répète, c'est pour l'effet d'insistance et c'est pour faire image, comme on dit en écriture. C'est Bénac qui le dit et Bénac a, sur la question, des compétences incontestables. Bénac a écrit des livres pour dire comment ça s'écrit et moi je lui fais confiance. Donc, qu'il fasse noir ou non est sans importance, ce qu'il faut, c'est de la vraisemblance, cela, il me semble, accompagne bien le ton du récit. (p. 16)*

Et, de redondances en digressions, ça continue ainsi pendant plus de 200 pages. Épuisant... Un peu d'élégance n'aurait pas nui.

Je sais bien qu'il y a quelque chose de ludique dans toute cette entreprise. Et que l'auteur cherchait à faire une sorte de parodie du polar tout en réfléchissant sur l'écriture. Mais c'est ardu, forcé, laborieux. Dommage. Car il y a « quelque chose » dans ce roman. La touche personnelle dont je parlais plus haut. Ce qui est quand même de bon augure.

## Les lettres de noblesse

Un troisième roman, celui de Jean-Marie Poupart, est heureusement parvenu à me réconcilier avec le roman noir. Car *On a raison de faire*

*le caméléon* illustre de façon magistrale que le polar n'a rien d'un genre mineur. Il lui confère, en quelque sorte, ses lettres de noblesse.

Le héros-narrateur, ici, est un étudiant en lettres répondant au nom de Julien Sorel. Il s'agit encore une fois d'un pseudonyme, adopté, nous avoue-t-il dès la première page, autant par nécessité que par superstition, *Le rouge et le noir* ayant été un des romans fétiches de son adolescence.

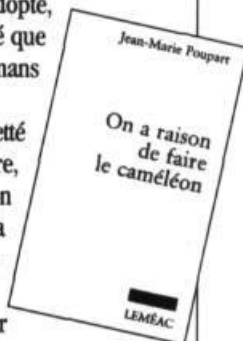
Lorsque l'histoire commence, notre Julien Sorel est endetté jusqu'au cou — des dettes de came, qu'il est, il va sans dire, impératif de rembourser. L'ironie du sort veut qu'il perde son emploi au bar Domino le jour même où il apprend que sa demande de bourse a été refusée. Un certain J.-C. se présente alors pour lui proposer un emploi de tueur à gages. La cible est un caïd de la mafia, mais, pour brouiller les pistes, l'apprenti tueur devra pour commencer abattre un innocent de son choix. D'abord rejetée, la proposition devient peu à peu acceptable lorsque Julien Sorel envisage la possibilité d'éliminer Louis-René Rufange, l'écrivain-phare du petit milieu littéraire québécois. Un individu par ailleurs parfaitement odieux en qui les lecteurs reconnaîtront qui ils voudront.

Ce qui captive ici, ce n'est pas tant l'intrigue en soi — elle en vaut bien une autre —, que l'écriture. Éblouissante, enlevée, inventive, elle nous transporte d'enchantement en enchantement de la première ligne à la dernière. Jean-Marie Poupart nous étonne, nous fait sourire et réfléchir sans jamais nous ennuyer. Des envolées vertigineuses — une énumération qui dure pendant dix pages ! — nous laissent le souffle coupé. Comme s'il était possédé par une sorte de fièvre qu'il fait, pour notre plus grand plaisir, partager au lecteur médusé.

On en redemanderait. 🐉



Jean-Marie Poupart



## VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

Jacques Gauthier

À la limite du roman et de l'histoire, voici le récit de la vie d'Hildegonde.

Avec une rare érudition, Jacques Gauthier nous transporte dans un XII<sup>e</sup> siècle en ébullition spirituelle. Nous suivons la jeune Hildegonde dans sa marche vers le monastère de ses rêves. Mais avant d'arriver au lieu de son désir, il lui faudra passer par bien des tourments, de Neuss à Jérusalem, de Spire à Vérone. *Le Secret d'Hildegonde* est un livre traversé par l'amour et le sang, la passion et la foi, et se veut une authentique quête de joie.

Poète, essayiste, docteur en théologie, Jacques Gauthier, professeur à l'Université Saint-Paul, a publié plus de vingt-cinq livres.



Odette Vincent

Le témoignage d'un grand comédien.

Guy Provost habite nos écrans de télévision ainsi que nos scènes de théâtre depuis plus de 50 ans. Il a tout interprété : des héros du répertoire classique aux pères de famille « ordinaires ».

Ni biographie ni autobiographie, cet ouvrage, écrit à partir d'entretiens, témoigne d'une vie consacrée à la scène, à ses moments d'émerveillement et d'émotion. Anecdotes savoureuses, réflexions captivantes sur le métier nous font revivre un épisode complet de l'histoire du théâtre, de la radio et de la télévision au Québec.

Historienne, Odette Vincent s'intéresse à l'histoire des pratiques culturelles et à celle du travail et des travailleurs du Québec.

